

qui l'a vu naître, il tire
 ue, sorte de théâtre po-
 ques de la vie valaisanne.
 à train de faire par le
 t par la plume.
 fabriqués ; ils sont vrais.
 t est vie et mouvement.
 s et elle s'exprime sans

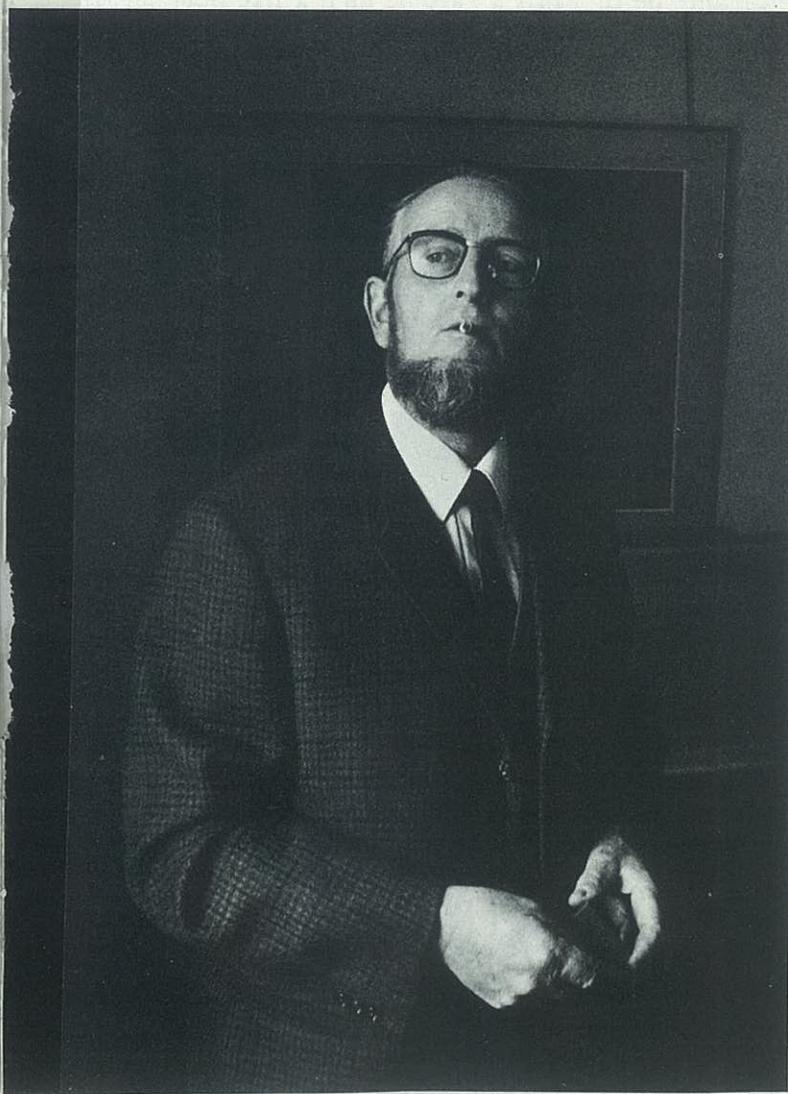
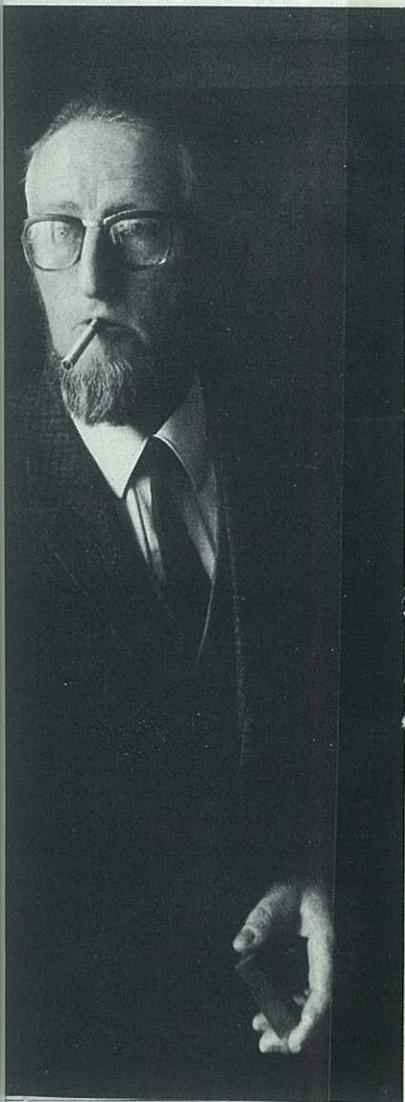
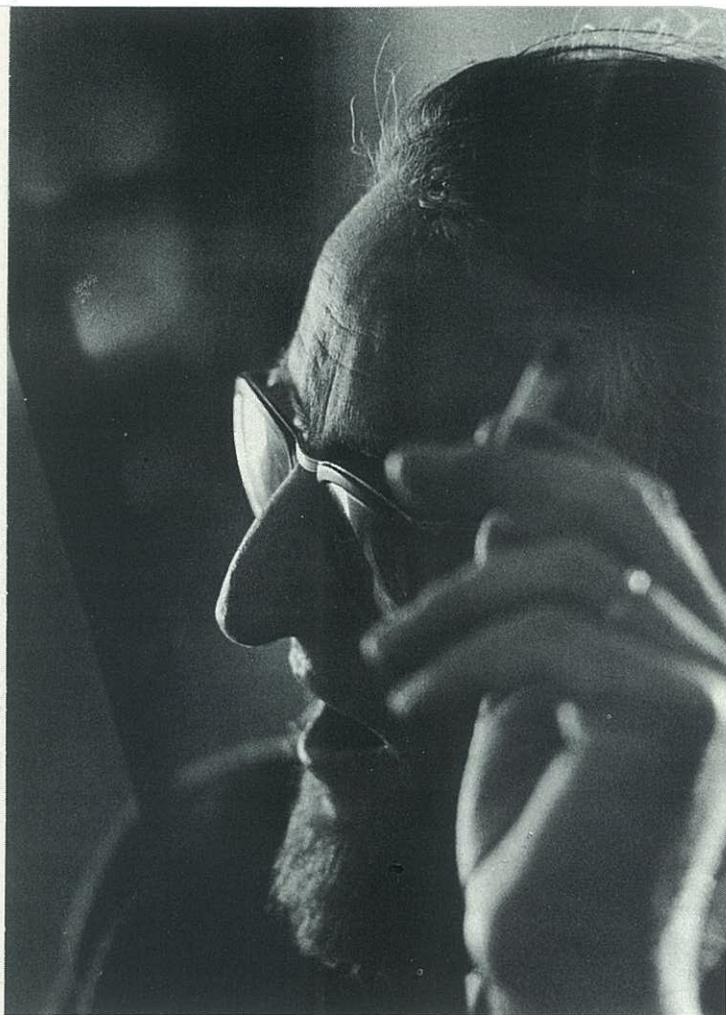
petits traits, comme on
 de muscat dans la cave

, « La fête au village »,
 coule en flots lumineux.
 la vie quotidienne, l'ar-
 ger les silhouettes dans
 ysannes avec leurs belles
 a pioche levée, dont les
 harnais, vieilles femmes
 plient sous les charges
 lanteurs de barbues.
 s caressante ; elle nous
 tés de lumière, des prin-
 sur de la mousse, des
 lieux.

On peut se promener longtemps dans les tableaux
 de Minge, sans jamais s'ennuyer. Ici, une belle fille
 plantureuse et nue dont la chevelure animale vient
 mourir sur les flancs d'un bouc, un trio de Sédunoises
 rieuses aux seins gonflés de talent, une sylphide bondis-
 sant vers la lune. Sa sensualité est élégante, franche,
 jamais choquante.

Plus loin, c'est la féerie colorée aux herbes narcoti-
 ques : sorcières au balai, gnomes distillant des philtres,
 gibets expiatoires sous un ciel menaçant, spectres à la
 faucille, corbeaux émaciés qui reviennent dans chaque
 scène comme autant d'obsessions, dragons cracheurs de
 flammes et dispensateurs des passions humaines. Le
 diable a élu ici une de ses principautés.

Et puis, n'oublions pas chez Minge cette disposition
 naturelle à la satire qu'il sait si bien décocher en trois
 coups de pinceau malicieux. Dans « Le banquet de la
 Planta », sa peinture quitte alors la douceur pour la
 violence et la caricature brutale de la société de profit.
 Dans le tintamarre déchaîné de la ripaille, ce sont les
 quartiers de viande qui rôtissent, les mangeuses à bel
 appétit, les ivrognes titubants, les grosses femmes vau-
 trées sur les genoux des hommes, les diables grimaçants
 cachés dans les tonneaux ; bourgmestres empiffrés et
 hommes politiques qui boivent gaillardement tandis



qu'on leur lèche les pieds sous la table et qu'on remplit
 leurs poches. Le vin et la joie débridée coulent à flots.
 Tout le tableau gronde de jurons, de cancanes, de me-
 naces, de truculence.

Que l'artiste ici est proche de Rabelais ! Mais lais-
 sons-le parler...

— Le peintre doit exprimer l'universel, le drame
 humain. C'est comme cela qu'il touche. L'artiste avec
 ses problèmes personnels et leur projection métaphysi-
 que ne nous intéresse pas.

— Si vous deviez peindre ce Valais moderne en
 pleine explosion, comment le verriez-vous ?

— Hum !... Une grande toile blanche. Ou noire...
 le vide.

— Et encore ?

— Rien.... On confond la mode et l'évolution. C'est
 grave. Rappelez-vous que la mode est la pire ennemie
 de l'art. Garder un équilibre, ne pas oublier ses racines.
 J'essaie de suivre ma voie ; les autres font ce qu'ils
 veulent.

— Pensez-vous que l'art soit aujourd'hui sur une
 pente glissante ?

— Ça n'est plus une pente, c'est un gouffre. On ne
 sait plus quoi inventer ; quel désert ! La seule source
 immuable, c'est la nature, on y reviendra, vous verrez.
 On a voulu renier la nature pour faire de la géométrie
 et de la métaphysique. Et puis après ? Vous avez des
 gars qui prennent un pistolet de carrossier et ils vous
 giclent une toile avec des tons ; on prétend que c'est de
 l'art. Ça n'est en tous cas plus de la peinture, c'est de